

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 10

Artikel: Tambours d'autrefois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et le public en fit le proverbe dont on a si largement usé à Lausanne ces jours-ci.

Donc, en temps d'élections, quand il y a vaste d'un côté, il y a nécessairement victoire de l'autre. Mais il faut toujours se souvenir, avec le grand poète cité plus haut, que

Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées,
Que comme l'oiseau sur nos toits!

L. M.

Tambours d'autrefois.

Il est déjà bien éloigné de nous le temps où chaque commune avait son commis-d'exercice, son contingent et son tambour ; où nos jeunes conscrits allaient sur la « place d'armes » du village faire leurs premières évolutions militaires.

— A vos rangs ! commandait le commis. A droite.... alignement !.... Front !

Ces exercices se faisaient un peu en famille. Jusqu'au commandement de : Front !... nos miliciens gardaient le *brûlot* à la bouche. C'est alors que le commis, prenant un air sérieux, criait : « *A bas cliaux pipè ! vo torailliéri apri...* » Voyons, à droite... marche !... Une, deusse, une, deusse !....

Et une heure après on rentrait au village bien alignés, et tambour en tête. Comme il était crâne, ce tambour, et comme il faisait résonner sa caisse en passant devant les femmes, les enfants, les vieillards groupés près de l'auberge communale pour assister au retour de la petite armée !...

Le tambour était un personnage important dans la commune ; c'est du reste lui qui faisait le plus de bruit.

La loi de 1803, sur les *tambours de la milice*, portait :

Il y aura un Tambour-major dans chaque arrondissement militaire, dont la paye annuelle est fixée à quatre-vingts francs.

Les communes sont chargées des frais d'instruction de leurs tambours, et leur fourniront les caisses.

Elles payeront au Tambour-major de l'arrondissement 10 francs pour l'instruction de chaque élève.

Elles payeront à chaque élève-tambour pour son entretien pendant le temps de sa première instruction et s'arrangeront pour sa nourriture ainsi qu'il leur conviendra.

Le tambour qui quittera sa caisse par caprice ou mauvaise volonté, remboursera à la commune les frais de son instruction.

Sous la République Helvétique,

les tambours étaient instruits aux frais de la nation, ainsi qu'on peut le constater par la note de frais suivante, fournie par la commune de l'Abbaye, en 1802 :

Le Gouvernement, soit la Nation Helvétique, à la commune de l'Abbaye doit :

Avance faites au Tambour-major qu'a deux élèves-Tambour qu'elle a dû envoyer à Chavanne sur le Veiron pour être instruits par le Tambour-major Léquereux, ensuite d'ordres :

1^o A Siméon fieu Pierre Moïse Rochat, du Pont, pour 13 jours qu'il a été à Chavanne, apprendre à battre la caisse, fin de 1800 et commencement de 1801, à 3 batz par jour 12 batz 9 rap.

2^o Au Tambour-major Léquereux, pour peaux de caisse, baguettes, cordages, et instructions 14 » 8 »

3^o A Abram-Sel Golaz, des Bioux, pour 31 jours qu'il a résidé aussi à Chavanne pour le même sujet 9 » 3 »

4^o Au Tambour-major pour fournitures et instructions 14 » — »

51 batz 0 rap.

SANS MALICE

Il y a une trentaine d'années, tout le monde, au quartier Latin, connaissait Claudio. C'était son nom de guerre, son vrai nom était Claude Moirot. Je le vis pour la première fois, un soir du mois de mai, en revenant d'une promenade dans les rues de Paris, en compagnie de mon ami F***, qui, quoique journaliste, a trouvé le secret de parcourir toutes les régions de la pensée humaine, en demeurant, pendant vingt ans, attaché au port d'une grande ville du sud-ouest. Nous rencontrâmes Claudio à la brasserie de la rue Vavin, ayant quatre ou cinq gros volumes sous le bras, et causant avec son intime, l'aimable et regretté Thérion, répétiteur de droit. Thérion nous présenta Moirot, et ce fut fait. Nous menâmes la causerie littéraire, politico-philosophique, jusqu'aux environs de minuit.

Nous demeurions tous les quatre dans ce même quartier de Bréa, qui allait de la maison qu'habitait Sainte-Beuve à l'atelier du sculpteur Etex.

Dans la suite, je revis plusieurs fois Claudio aux galeries de l'Odéon ou sous les vrais ombrages de l'ancien Luxembourg, alors que la *petite Provence* faisait encore les délices des vieillards, des nourrices et des poètes amoureux. Puis, je perdis Claudio de vue. Qu'était-il devenu ? Rien de plus simple... Claudio... mais n'anticipons pas.

Claudio était le fils cadet d'un modeste industriel de Marseille. Au sortir du lycée, il se disposa à prendre ses grades dans l'Université ; professa d'abord les mathématiques et la physique, puis ayant passé agrégé, il quitta brusquement le professorat officiel et partit pour Paris, décidé à cultiver ce qu'il appelait la science libre. Il donna des leçons dans les pensionnats,

et rédigea des chroniques scientifiques dans le *Mercure encyclopédique* et autres publications spéciales. Il se fit bientôt un nom ; mais surtout il se fit aimer et estimer de ses élèves et de ses amis.

Claudio avait loué une chambre au quatrième étage, sur le boulevard Montparnasse. Cette chambre, je l'ai vue une fois et je ne l'oublierai jamais : une immense table, couverte de livres, de revues, de journaux, de manuscrits ; une grande armoire servant de bibliothèque ; des livres sur le parquet, sur la cheminée, sous le lit, sur le lit ; un grand fauteuil, deux grandes chaises ; puis, ça et là, errant dans ce fouillis, les habits, les cachenez, la canne et le parapluie ; au milieu de la table, tantôt sur une sphère, tantôt sur un buste d'Arago, le chapeau de Claudio reposait triomphalement.

Claudio avait alors trente ans ; il était grand et fort, portait les cheveux longs, avait l'air pensif et bonasse, et poursuivait toujours, scientifiquement, en dehors de ses travaux journaliers, une pensée de derrière la tête, une découverte, un livre qui serait son livre à lui, son titre de gloire. Claudio possédait une faculté précieuse : c'était dans le calme et la douceur de son caractère (il en est de tels dans le Midi, même à Marseille), de pouvoir causer longuement avec ses amis, sans rien perdre de son temps et en continuant toujours *in petto* la rédaction de sa chronique. On ne le dérangeait jamais. Quand un visiteur importun abusait de cette longanimité, Claudio l'expulsait doucement en lui lisant une dissertation infinie sur les dernières découvertes opérées par un voyageur quelconque à Babylone ou en Egypte.

Claudio était d'ailleurs la sagesse même. L'ordre et l'économie de sa vie de garçon contrastaient avec le pittoresque désordre de sa chambre. Serviable et bon, il avait conquis chez lui l'estime et la sympathie de tous. Ses distractions mêmes le rendaient intéressant et ne diminuaient en rien le respect qu'inspirait cette nature droite et forte.

A troisième étage, c'est-à-dire au-dessous de la chambre qu'occupait notre jeune savant, habitait, avec un vieil oncle à héritage, une belle jeune fille, une orpheline encore vêtue de deuil et dont le maintien sévère et digne annonçait une âme prématurément trempée au feu de l'épreuve. Mme Léontine, ayant perdu son père et sa mère, avait été recueillie par son oncle maternel, le bon M. Philippon, ancien armateur enrichi, et qui, retiré des affaires, était venu à Paris soigner sa goutte et manger ses rentes.

Claudio, en rentrant chez lui, rencontrait souvent sur le palier la nièce de l'armateur. Il saluait simplement la jeune fille, mais avec tant de timidité qu'au bout d'une longue année, il n'aurait pu dire quelle était la couleur de ses yeux. Cela eût ainsi duré une éternité, si les distractions de Claudio n'eussent amené un incident qui rompit la glace. Une fois déjà, en rentrant chez lui et croyant se trouver à son quatrième étage, notre héros, s'arrêtant à la porte de M. Philippon, avait enfoncé sa clef dans la serrure. Il s'était